

LA FAMILLE ALIBERT

Le berceau des Alibert se situe dans la vallée de la Garonne au Sud-Est de Toulouse. Les premiers membres de cette famille sont d'abord des forgerons qui deviennent progressivement au fil des générations des artisans aisés et reconnus, notamment après la Révolution.

Ils s'établissent dans le Médoc lorsque Constant, devenu médecin, épouse en 1848 Alida Liquard, de vieille souche médocaine.

Les enfants de Constant sont de riches bourgeois du second empire puis de la troisième république qui, comme leurs ancêtres, doivent leur situation à leur travail et à leurs mariages. Trois de ses fils se retrouvent non seulement à la tête de domaines viticoles mais ils occupent aussi des fonctions réservées à une certaine élite comme négociant, banquier, conseiller général.

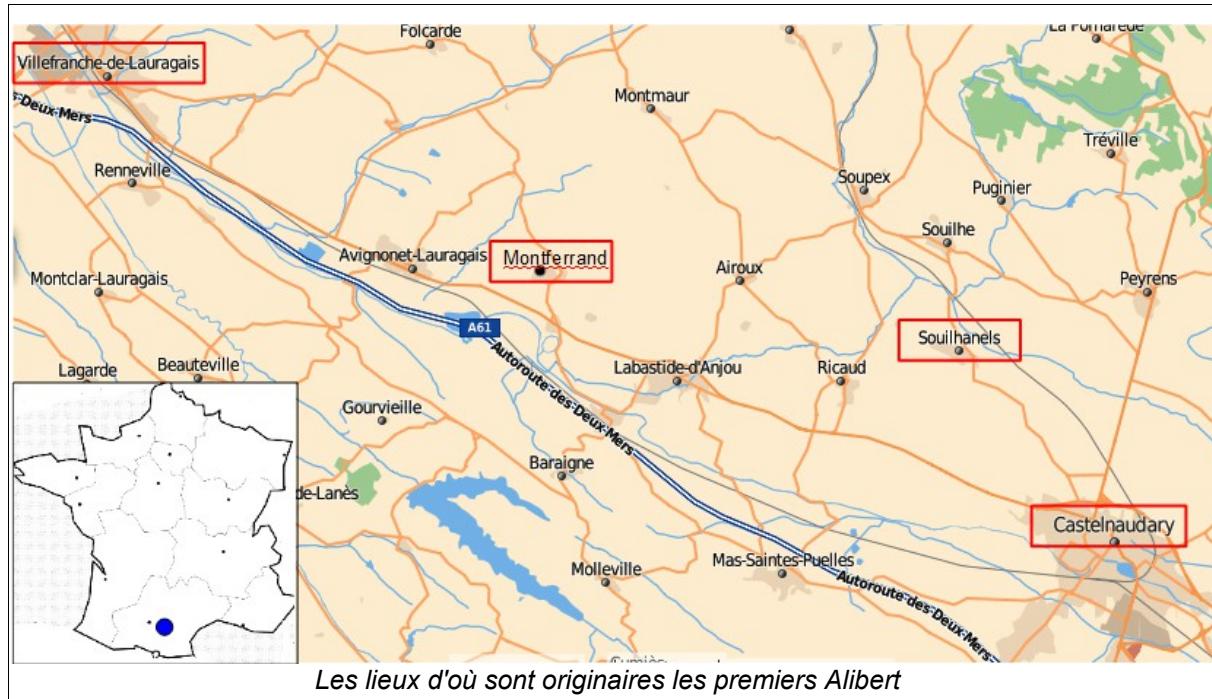
La dernière représentante de cette branche en ligne directe est Yvonne Alibert, petite fille de Constant. Elle doit se défaire progressivement des propriétés dont elle a hérité au rythme des crises ou des partages. Et elle finit par s'éloigner du Médoc.

Néanmoins en dépit de ces aléas, les descendants d'Yvonne continuent d'évoluer dans un milieu privilégié et conservent des liens étroits avec la région bordelaise, Arcachon étant désormais devenu leur nouveau berceau familial.

1. LE TEMPS DU LABEUR

Les Alibert sont natifs du Lauragais, une vaste zone autour de l'axe central que constitue le canal du Midi, entre les agglomérations de Carcassonne au sud-est et de Toulouse au nord-ouest.

LE LAURAGAIS, PAYS DE COCAGNE



Sans doute convient-il de s'arrêter un instant sur l'environnement des premiers Alibert connus pour expliquer leur position relativement privilégiée en tant que forgerons.

Le Lauragais est une zone rurale connue pour la richesse de sa production agricole. En témoignent ses surnoms de « Pays de Cocagne ¹ », lié à la culture du pastel et de « grenier à blé du Languedoc », qui renvoie à ses abondantes récoltes céréalier exportées depuis le XVIIe siècle 'intermédiaire du canal du Midi.

Parallèlement la proximité de la Montagne Noir facilite l'essor des fourneaux. En effet, ce massif est riche en mines de fer et en forêts denses qui produisent du charbon de bois en grande quantité.

LES PREMIERS ALIBERT



Le premier individu connu de la branche Alibert est Guillaume*. Il naît autour de 1580 sous le règne de Henri III alors que les guerres de religion dévastent encore le Lauragais. L'Édit de Nantes, qui apporte enfin la paix, n'est reconnu par le parlement de Toulouse qu'en janvier 1600.

Les trois générations qui suivent exercent le métier de maréchal-ferrant qui se confond dans les campagnes avec celui de forgeron. Personnages importants de la vie villageoise de l'époque, ils bénéficient de la prospérité que retrouve peu à peu la région.

C'est ainsi que Jean* (1614-1684) et Pierre* (1648-1684) les fils et petits fils de Guillaume, vivent à Souilhanel. Cette petite commune de l'Aude compte aujourd'hui environ 350 habitants ; elle se situe à 6 km au nord-ouest de Castelnau-d'Armagnac.



Souilhanel

Jean* (1682-1753), maître maréchal, s'établit non loin de là à une dizaine de kilomètres plus à l'Est, à Montferrand. Il est le père, de Louis* (~1722 - /1776), également forgeron dans ce village. Ce dernier épouse en 1748 Marianne Maleville*

GERMAIN BOULANGER A CASTELNAUDARY

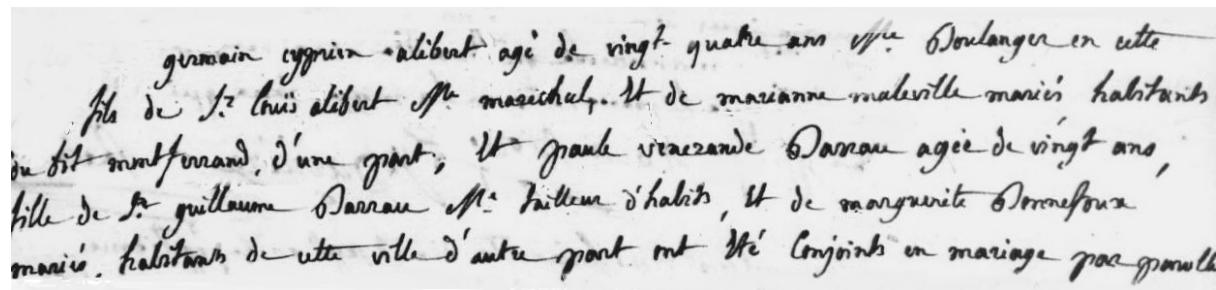
Germain*Cyprien Alibert, le fils de Louis* et Marianne* naît le 3 septembre 1752 à Montferrand.

¹ Le terme pourrait dériver de la « coque », « cocagne » ou « coquaïgues », une boule de feuilles écrasées et compactées à la main par les cultivateurs de pastel.

Quelques années plus tard son frère aîné, Jean-Pierre forgeron à son tour, succède à son père. En 1777, on retrouve donc Germain boulanger à Castelnau-dary.

En effet, le choix de cette profession par Germain n'est pas aussi surprenante qu'elle peut le paraître. Les forgerons de cette époque sont généralement payés en nature . c'est à dire, dans cette région, avec du blé. On dirait aujourd'hui qu'une synergie familiale s'est vraisemblablement mise en place.

C'est également dans cette ville que Germain épouse le 8 juillet 1777, Paule Barreau. Elle est la fille de Guillaume, tailleur d'habits à Villefranche, et de Marguerite Bonnefous. Leurs pères semblent être d'une certaine condition car ils ont droit au titre honorifique de "Sieur" sur l'acte de mariage.



germain alibert agi de vingt quatre ans vu boulanger en cette
fille de s: Louis alibert et de marianne malenville mariés habitants
de fit montferrand, d'une grant, et grande veuve Barreau âgée de vingt ans,
fille de s: guillaume Barreau et de tailleur d'habits, et de marguerite Bonnefous
mariés, habitants de cette ville d'autre grant ont été conjoints en mariage par grande

De cette union, naissent plusieurs enfants dont un fils, Jean*. L'une des filles, Caroline, épouse un notaire, Pierre Delord.

Nombre d'éléments montrent que un Germain est un commerçant qui a une petite notabilité. Cela est confirmé dans une lettre qu'il écrit à son fils Jean : « Notre sous-préfet, mon ami, a été destitué sans connaître la cause de sa disgrâce...».

Germain cède sa boulangerie en 1812, à 60 ans.

2. LE TEMPS DES AMBITIONS

La volonté d'un père et la sagacité d'un fils font significativement progresser le statut et le niveau social de cette branche de la famille.

JEAN ALIBERT (1790-1847), UNE VOLONTÉ

Jean* traverse une période tourmentée où les régimes se succèdent. C'est un homme entreprenant et ouvert qui sait exploiter les opportunités tout en restant fidèle à ses convictions.

SA JEUNESSE

Jean* est baptisé le 9 janvier 1790 à Castelnau-dary, au tout début de la Révolution. A cette époque l'instruction est rudimentaire pour la plupart des enfants : Jean sait donc lire, écrire et compter lorsqu'il devient jeune apprenti boulanger chez son père.

Sa formation est complétée par son passage dans l'armée impériale. Il est incorporé au 42e régiment d'infanterie de ligne en mai 1811 à 21 ans, l'âge normal de la conscription. Il y sert pendant quatre ans et six mois.

Son régiment combat en Espagne puis participe à la difficile campagne d'Allemagne et notamment à la bataille victorieuse de Bautzen.

N. 6584. (nom) <i>Albert</i> . (prénoms) <i>Jean</i> fils de <i>Germain</i> et de <i>laub Renambur</i> . Naiss. le 9. 4. 1794 à <i>Castelnau-dary</i> canton de <i>Castelnau-dary</i> département de <i>Lauze</i> taille d'un mètre 67 centimètres, visage rond front bas et yeux roul. nez droit bouche moyenne menton rond cheveux gris sourcils clairs marques particulières v. roul.	Arrivé au Corps le 21. mai 1811. enrôlé volontaire incorporé, venant d' conscrit de l'an 1811. remplaçant un conscrit de l'an du département d' compris sur la liste de désignation du canton de <i>Castelnau-dary</i> , sous le N. 1. son dernier domicile était à <i>Castelnau-dary</i> département de <i>Lauze</i> profession v. roul.	25. 6. 1812. Promu au 16. 8. 1812. Capitaine le 16. 8. 1812. breveté le 1. mai 1813. G. de G.	Capitaine le 15. 8. 1812. Promu au 16. 8. 1812. breveté le 1. mai 1813. G. de G.	Promu au 16. 8. 1812. breveté le 1. mai 1813.
--	---	---	---	--

Extrait du registre matricule du 42e régiment d'infanterie

Jean est vite promu en grade ; il est nommé sous-lieutenant fin 1813. Début 1814, il est en Lombardie et participe aux combats qui opposent les troupes d'Eugène de Bauharnais aux autrichiens qui tentent de traverser la rivière Mincio. En mars, il est blessé à la jambe en défendant le pont de Monzambano. Il est libéré en septembre 1815 avec une «demi-solde», pour dix ans.



Son bref et brillant parcours militaire, qui transforme le petit mitron en officier, montre un homme au dessus de la moyenne ; il a du jugement, de l'initiative, de la détermination et sait faire preuve de dynamisme.

Lors de sa libération, il a vingt-cinq ans. De retour à Castelnau-dary chez ses parents qui vivent dans la pauvreté, il travaille comme garçon de caisse puis comme caissier dans une Maison de Banque de la ville.

Mais, lors de son mariage en 1819, sa situation est toujours déclarée « sous-lieutenant en non activité ». C'est évidemment à ce titre qu'il est choisi pour être Capitaine de la Garde Nationale. Tout indique, cependant, que Jean reste bonapartiste tout en ménageant les autorités en place.



Habit d'officier de la garde nationale époque Restauration.

SON MÉTIER.

Le poste de caissier que Jean occupe ne lui suffit évidemment pas et il vend sur les marchés des toiles de minoterie. Par ailleurs, ses lettres parlent souvent de fourniture de tissus et vêtements dont il s'approvisionne sans doute chez son beau-père, tailleur. Les Alibert ont aussi une vigne suffisante pour leur consommation; mais rien n'indique qu'ils aient davantage de terres et de cultures.

Quelle qu'en soit l'origine, l'importance des relations dans la vie de Jean est à souligner. Tout d'abord ce dernier, comme son père, voit beaucoup de monde d'abord comme boulanger puis comme vendeur sur les marchés. Ensuite, il fait partie d'une curieuse institution, la Société Saint-Antoine. C'est un groupe d'habitants de tous âges ; les jeunes y forment une chorale qui chante notamment aux offices religieux. Jean, dans ses lettres, rappelle souvent à ses fils l'importance de cette société pour leur avenir. Enfin, son poste de Capitaine dans la Garde Nationale lui ouvre des portes et en particulier celle du sous-préfet.

SON MARIAGE ET SES ENFANTS

Jean est âgé de 29 ans quand il épouse, le 19 avril 1819, Thérèse Pujol à Villefranche de Lauragais (Haute-Garonne). Baptisée le 6 septembre 1800 dans cette localité, elle appartient à une famille de notables. Son père Constantin Pujol est notaire. Il a épousé le 6 février 1793 à Villefranche Jeanne Passios, fille d'un négociant prénommé Michel.

Jean et Thérèse ont quatre enfants :

- Constant* (1820-82) ;
- Charles (1824-1849) ;
- Marie Charlotte Caroline (1830-34) déficiente mentale ;
- Marie (1840-).

Cette petite fille, née vingt ans après le premier enfant, crée un moment de stupeur puisque sa naissance pourrait compromettre le financement des études des deux garçons. En effet, Jean qui est complexé par le peu d'instruction qu'il a reçu dans sa jeunesse, nourrit l'ardente volonté de voir ses fils diplômés.

En tant que vétéran et grâce à ses relations avec le sous-préfet, il a réussi à obtenir une bourse pour son aîné et une demi-bourse pour son second fils.

On verra plus loin que Constant devient médecin mais ne réussit pas aussi bien que l'espérait son père. Charles tourne mal ; dès son adolescence, il commence à boire et à mener une vie désordonnée. Malgré ses dons reconnus par ses maîtres, il est recalé aux concours d'entrée à Polytechnique et à Saint-Cyr. Revenu à Castelnau-d'Orbieu pour y faire le commerce des métaux, il est tué en duel en 1849. Quant à Marie, elle se marie trois fois, ce qui déplaît à Constant qui se brouille pendant de longues années avec sa sœur.

Constant revient aussi dans sa ville natale en 1843 mais pour Jean, le bonheur d'avoir son fils auprès de lui ne dure guère, car il meurt le 23 Mai 1847, âgé de 57 ans. Constant, qui avait diagnostiqué une anurie (arrêt du fonctionnement des reins), l'assiste jusqu'à sa dernière heure.

SON ÉPOUSE THÉRÈSE

A la mort de son mari, Thérèse n'est âgée que de 47 ans et elle a encore une quarantaine d'années à vivre. Pendant la vingtaine d'année que dure son mariage elle fait preuve d'un grand dévouement. Elle soutient le turbulent Charles pendant des années. Elle prend soin quotidiennement ses beaux-parents jusqu'à leur disparition à plus de quatre-vingts ans. Cette charge est d'autant plus lourde que sa belle-mère est aveugle les dernières années de sa vie. Par ailleurs, elle va souvent à Villefranche soigner ses propres parents lorsqu'ils sont malades.

La présence de Constant lui est d'un grand réconfort quand elle se retrouve veuve mais l'essentiel de la vie de ce dernier se partage désormais entre l'Ariège et le Médoc. Elle séjourne naturellement chez lui et il vient de temps à autre chez elle. Sans doute aussi, réside-t-elle souvent chez sa fille mais c'est à Castelnau-d'Orbieu qu'elle finit sa vie. Elle meurt en 1886.

CONSTANT ALIBERT (1820 – 1882), UN HOMME D'EXCEPTION



L'histoire de Constant* est celle d'un provincial chrétien, issu d'une famille de petit bourgeois, qui réussit grâce à d'exceptionnelles qualités de cœur et d'esprit. Il exerce plusieurs métiers : d'abord celui de médecin qu'il conjugue à la fin de sa vie avec ceux de viticulteur et de banquier. Sa vie d'adulte s'est déroulée principalement dans une période faste pour les individus entreprenants ; celle où la France est dirigée par Napoléon III, Prince-Président dès 1848 puis empereur jusqu'en 1870.

SA JEUNESSE

Constant naît le 17 mars 1820 à Castelnau-d'Orbieu, rue Sainte-Croix. Cette ville compte alors 10 000 habitants. C'est un port au milieu du Canal du Midi, qui relie l'Atlantique à la Méditerranée. L'importance de cette escale est grande avant que le Chemin de fer lui enlève beaucoup de son trafic en 1859.

Constant part étudier la Philosophie à Montpellier en septembre 1837. Il y obtient le baccalauréat ès lettres et sciences physiques à 18 ans avant de commencer des études de Médecine. Il part les continuer à Paris mais il ne peut présenter le concours d'internat dans la capitale parce qu'il a refusé un poste d'externe dans un hôpital militaire. Faute de mieux, il accepte celui de «la Maison des Aliénés» du Mans avant d'en démissionner en août 1842. Il revient alors à Paris passer les derniers examens nécessaires à son doctorat qu'il obtient à 23 ans, avec une thèse sur « Le mécanisme des contrecoups de la tête».

En mai 1843, il ouvre un cabinet à Castelnau-d'Ax chez ses parents, peu après le décès de ses grands-parents maternels. Leur disparition libère les pièces que son père Jean a fait aménager dans la perspective de son retour.

Constant entreprend aussitôt de se spécialiser. Il publie à Castelnau-d'Ax, dès 1843, dans l'hebdomadaire littéraire saint-simonien «*L'Abeille*» des articles sur les «principales découvertes scientifiques» telles que les «lunettes».

SON MARIAGE

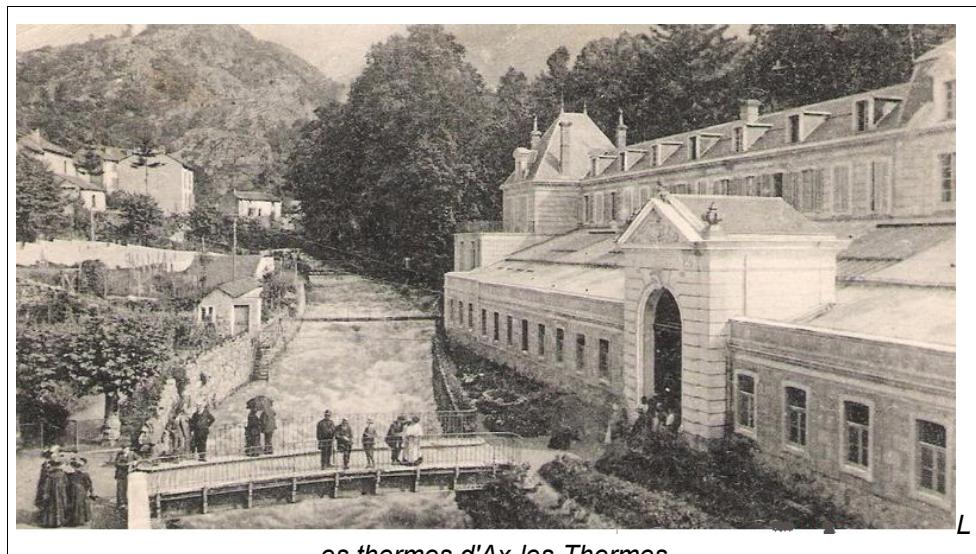
En 1847, Constant rencontre Marie Marguerite Liquard à Ax les Thermes où il exerce pendant la saison des cures. Constant épouse Alida, le prénom usuel de Marie Marguerite, le 22 mars 1848 à St Christoly.

Celle-ci a reçu en partage deux ans auparavant, des biens provenant de son grand-père qui témoigne que sa famille était bien établie en Médoc. En 1838, elle avait été marraine de la cloche de St. Christoly qui est un petit port sur la Gironde comptant un millier d'habitants ; les Liquard y possèdent maisons et domaines, ainsi qu'au village voisin, Couquèques.

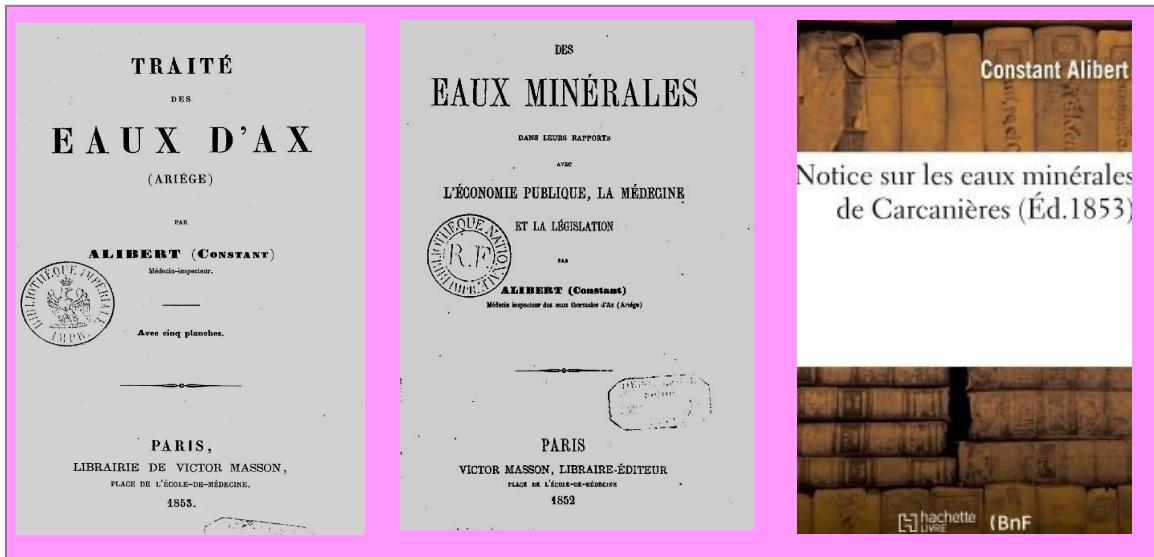
En 1848, après la mort de son père qui était capitaine de la Garde Nationale, Constant est nommé par le Maire de Castelnau-d'Ax, Chirurgien Major, fonction bénévole honorifique, Cependant le couple quitte cette ville pour St. Christoly, en 1849, après la naissance de leur fille Isabelle et la saison d'Ax.

ENTRE AX LES THERMES ET SAINT CHRISTOLY MÉDOC

Constant consacre quatorze années de sa vie au thermalisme à partir de 1847. En particulier, dans la station thermale d'Ax les Thermes, localité située dans le département de l'Ariège à une centaine de kilomètres de Castelnau-d'Ax.



Il assure le développement de cette station avec l'appui du département ; celui-ci compte alors sur les thermes pour compenser le déclin des nombreuses forges qui assuraient jusque là une activité importante.



Constant, est nommé en février 1850 Inspecteur des Eaux Minérales d'Ax les Thermes. Il publie trois ouvrages intitulés :

- « *Des Eaux Minérales dans leurs rapports avec l'économie publique, la médecine et la législation* » (1852) ;
- « *Traité des Eaux d'Ax* » (1853) ;
- « *Notice sur les eaux minérales de Carcannières*² ».

Il est également le correspondant de la Société d'Hydrologie Médicale de Paris. Ses articles et ses livres, appréciés par le Conseil Général de l'Ariège, lui valent une Médaille d'or du Ministère de l'Agriculture en 1860.

Constant et sa famille vivent à Ax durant la saison des cures et y rencontrent des gens divers. Parfois importants, comme Binau, membre du cabinet du Président du Corps Légitif, qui lui fait attribuer la Légion d'honneur en 1854.

D'octobre à avril, Constant habite avec ses beaux parents à Saint Christoly. C'est là que naissent trois de ses enfants : Geneviève en 1851, François en 1854, et Marcel en 1862. C'est à Ax là que voit le jour leur fils Paul en 1857.

Il y est encore en septembre 1861, alors qu'Alida est rentrée en Médoc lorsqu'il apprend par le télégraphe la maladie (diphthérie) qui va emporter leur seconde fille Geneviève âgée de dix ans.

D'Ax au Médoc, la route est longue et progressivement, le séjour pour les cures paraît pénible à Alida, si bien qu'en 1862, elle pousse son mari à quitter ces fonctions. Il lui arrive cependant d'être appelé encore en Ariège, comme expert ou en consultation, parfois même par télégraphe, comme à Foix en juillet 1863.

En dehors de la médecine, Constant s'intéresse au programme de Napoléon III pour assainir les Landes avec des pins maritimes. Ses bois lui donnent parfois des soucis : des incendies les ravagent à plusieurs reprises. Ils lui valent aussi en 1860 une Médaille pour le défrichement et l'ensemencement des Landes. Il gère également son vignoble de

2 Carcannières est un village situé au sud-est du département de l'Ariège

Couquèques qui n'est pas non plus de tout repos : il a souvent bien du mal à vendre son vin et à couvrir ses frais.

CHÂTEAU MORIN

Cependant, en mai 1862, Constant achète Château Morin situé au lieu-dit Saint-Corbian au nord de Saint-Estèphe. Le vignoble d'une douzaine d'hectare sera classé cru bourgeois en 1932. Sur la propriété, située à une quinzaine de kilomètres au sud de Saint-Christoly-Médoc, s'élève un manoir construit en 1738 et attribué au Baron Louis, architecte du Grand Théâtre de Bordeaux. Il a quelque mal à en régler le prix, malgré la vente de ses terres de Couquèques. La vie y est assez difficile pendant quinze ans, parce qu'il a emprunté et que les crises se succèdent dans cette deuxième moitié du XIX^e siècle (oïdium, phylloxera, mildiou).

Le déménagement a lieu 18 janvier 1863, après la naissance de Marcel en novembre 1862. Enfin, c'est à Morin que naît leur dernier enfant, Clet, en 1865.

En 1866, Constant va à Vichy soigner ses maux d'estomac et ses migraines. L'année suivante, il y retourne. Avant sa cure il passe par Montpellier qu'il voulait revoir et, à l'issue de celle-ci, il visite «l'Exposition Universelle» de Paris.

En 1870 la guerre ayant mobilisé les jeunes médecins, Constant doit « se remettre à battre les grandes routes et les chemins de traverse, à cheval, en voiture, à pied, dans la neige, par tous les temps ». De son côté, Alida se fatigue car elle ne peut trouver d'aide : « personne ne voulait être domestique ».

En juillet 1871, Constant et Alida vont à Brest, pour le baptême du premier fils de leur fille Isabelle qui en aura six.

LA BANQUE ALIBERT À SAINT ESTHÈPHE

En 1877, après la mort des grands parents Liquard en début d'année, Constant crée une banque à Pauillac pour l'aîné de ses fils, François qui l'inquiète : il le juge « très mobile et incapable d'application ». Il «trouve un professeur qui vit avec eux et leur enseigne les opérations de banque, au fur et à mesure qu'elles se présentent».

Une banque à cette époque n'a qu'un bureau, elle reçoit les dépôts lors de la vente du vin et accorde des prêts entre deux récoltes.

Fin 1879, Constant a encore des soucis financiers. En juillet 1881, le vignoble lui donne de grands soucis : il écrit à Isabelle : « Nous sommes cernés par le phylloxera. »

SA PERSONNALITÉ

Lorsqu'il quitte de son poste «la Maison des Aliénés» du Mans en 1842, il est félicité pour « son zèle, son intelligence, sa bonté auprès des malades ».

En 1852, le rapport du Préfet de l'Ariège pour lui faire attribuer la Légion d'honneur le décrit ainsi: « C'est un médecin instruit, à la sagacité duquel tout le monde rend hommage, d'un caractère doux et de mœurs faciles qui a approché sans violence et par persuasion les propriétaires rivaux de bains, a imprimé à l'administration de l'ordre et de l'unité, a établi des statistiques exactes et rassemblé de nombreuses observations sur les eaux du département, il déploie zèle et humanité, et dévouement à la cause du Prince-Président ». A noter que cette demande intervient peu de temps après sa nomination au poste d'Inspecteur des Eaux Thermales d'Ax, ce qui témoigne de son efficacité.

L'admiration de Constant pour Napoléon III ne se dément pas. Lors de sa cure à Vichy en 1867 il le croise : « J'ai eu l'occasion de lui faire trois saluts et je t'assure qu'ils étaient sincères, car j'aime cette grande et belle intelligence. Une fois, j'étais sur un banc, le passage était fort étroit, je dus me lever pour que l'Empereur ne marche pas sur mes pieds. Je me découvris, plein de respect. Il fixa sur moi son regard pendant quelques minutes et me salua... ».

Dans la même lettre, il écrit : « La devise de tout bon citoyen devrait être celle de Bayard : *Dieu et le Roi, voila mes maîtres*. Dans l'ordre des matières de foi : Dieu. Dans l'ordre des devoirs civils : le Roi. Si nous pensions tous ainsi, nous n'aurions pas de révolution et la nation serait plus prospère ».

Constant ne semble pas être un bonapartiste pur et dur : il voit en Napoléon III un homme qui fait régner l'ordre, qui crée un climat propice aux affaires et qui parle de justice sociale. En effet, Constant est un fervent catholique ; il a une foi sincère sans être ostentatoire et il est très marqué par la morale religieuse de son temps.

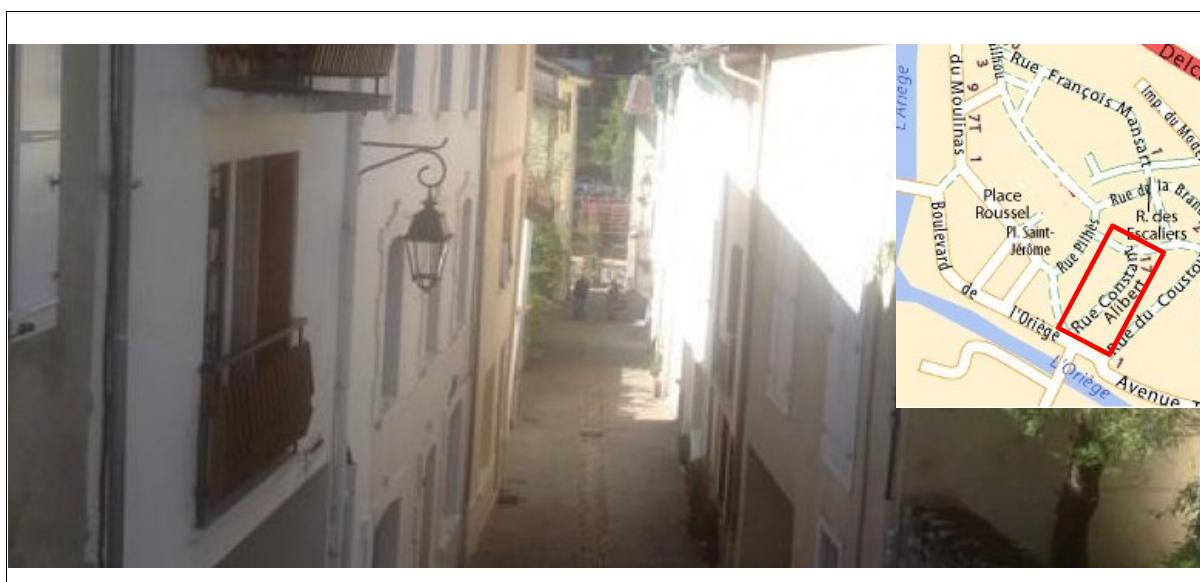
SES DISTINCTIONS



Ce récapitulatif résume la richesse de la vie professionnelle de Constant.

- 1848 Chirurgien honoraire de la Garde nationale de Castelnau-d'Avignon.
- 1854 Membre de la Société d'Hydrologie médicale de Paris.
Chevalier de la Légion d'Honneur.
- 1857 Membre correspondant de l'Académie du Gard.
- 1859 Médaille de bronze au Concours Agricole de Foix.
Médaille d'argent de l'Académie Impériale de Médecine.
- 1860 Médaille d'or de l'Académie Impériale de Médecine.
Médaille d'or de la Société d'Agriculture de la Gironde pour ses travaux sur le défrichement et l'ensemencement des Landes.
- 1863 Membre de la Société d'Agriculture de la Gironde.
- 1871 Membre du Jury d'expropriation du canton de Lesparre.

Par ailleurs, une rue d'Ax-les-Thermes porte son nom.



SA DISPARITION

Dans ses dernières années, Constant souffre toujours de migraines et de douleurs dentaires très pénibles, malgré l'usage de quinine. Cela empire jusqu'à la veille de sa mort, si bien qu'il «ne peut plus manger que de la bouillie.



Le caveau familial dans le cimetière de Saint Estèphe

Il a un premier accident cardiaque en novembre puis un second le 24 janvier 1882. Il décède à Morin le 8 Mars suivant, âgé seulement de 62 ans. Le 11, il est inhumé à St.Estèphe dans le caveau qu'il a fait construire face à l'entrée du cimetière.

SON ÉPOUSE ALIDA



Lors du décès de son mari, Alida n'a pas soixante ans et il lui en reste vingt-sept à vivre. Sa mère, Jeanne Geneviève Seguin*, était décédée début 1877 et son père, Pierre Liquard*, en 1879. Il est difficile de savoir qui elle est vraiment ; les lettres de Constant la mentionnent rarement et brièvement, mais leur grande affection ne fait pas de doute. Des photos et sa longévité montrent qu'elle est une grande et forte femme. Elle habite Morin avec son fils Paul qui en hérite.

Elle prend l'habitude d'aller en vacances en Bretagne voir sa fille Isabelle, mère de six garçons. Alida, à la fin de sa vie, fait des séjours à Belgrave chez son fils Marcel. Elle couche dans la chambre de ses petites filles les plus jeunes qui s'amusent de ses jupons rouges.

Lors de sa mort à St. Estèphe en 1910, Alida a 87 ans. Deux de ses six enfants sont morts : Geneviève en 1861, François en 1905. Clet est en mer, mais elle est très entourée par ses enfants ; Isabelle, Paul et Marcel.

SES ENFANTS

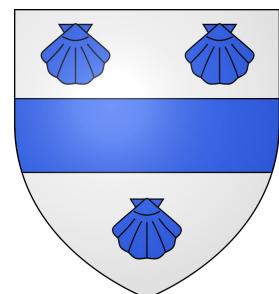
En dehors de Paul dont la vie est détaillée dans un paraphe suivant et de Geneviève morte prématurément, voilà ce que l'on peut retenir de ses autres enfants.

On pourra noter au passage que seul l'un d'eux, Clet, fait des études supérieures. A cette époque, elles ne se justifiaient que pour quelques métiers dans le droit, la médecine ou l'enseignement ; certainement pas pour l'agriculture, ni les affaires.

Isabelle (1849-1940)



Isabelle se marie en janvier 1869 avec Paul Breton, âgé de 32 ans et fils unique d'un commerçant en vin de Brest décédé. Plusieurs de ses parents du côté maternel, les Kerros anoblis au XV^e siècle, avaient été maires de Brest. Constant, pour doter sa fille s'endette d'autant plus qu'il n'a pas vendu ses trois récoltes lorsque la guerre de 1870 éclate et gèle les affaires. Heureusement, son gendre avec qui il aura toujours d'excellentes relations, lui fait crédit. Isabelle meurt en 1940 à 91 ans, veuve depuis 1912.



François (1854-1905)



François se marie en septembre 1879 avec Céline Serre, qui a « la grâce, la piété, la modestie, la famille, la fortune, une certaine force comme musicienne, et un remarquable talent de peintre ». François habite chez ses beaux-parents à Gradignan, banlieue de Bordeaux, ou, dans leur propriété du Haut-Médoc, « Le Mouva » situé sur la commune de Queyrac dont devient maire. Il est aussi Conseiller général du canton de Lesparre entre 1898 et 1904. Il meurt à 51 ans en 1905.

Marcel Alibert (1862-1941)



C'est un homme particulièrement brillant, cultivé et dynamique. Il occupe de nombreuses fonctions d'importance dans le domaine viticole et social et devient propriétaire du Château Belgrave en 1908. Il reçoit la Légion d'Honneur en 1924. Georges Mandel, alors député la Gironde qui deviendra un ministre de premier plan dans l'entre-deux guerres, lui envoie un télégramme de félicitations. Marcel se marie à Pauillac avec Madeleine Carrère. Il meurt en 1941 à 79 ans, veuf depuis 1938.

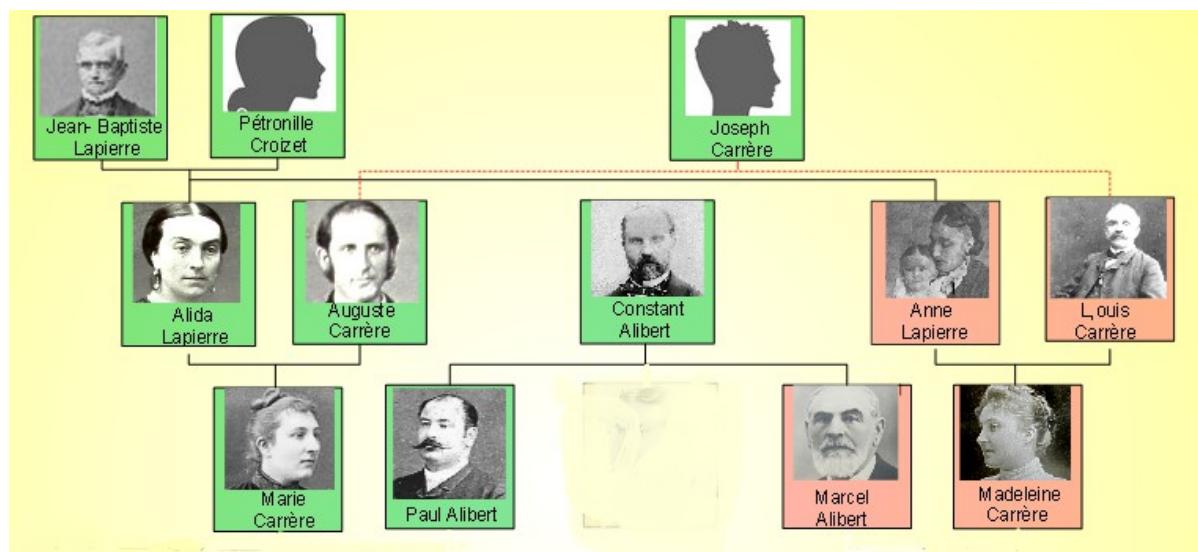
Clet (1865-1938)



Clet devient médecin de la *Compagnie des Messageries Maritimes* et se marie tardivement en 1913 avec Suzanne Teuillot. Il prend sa retraite à Dax d'où sa femme était originaire. La fin de sa vie est difficile : en 1935, il demande un prêt à ses frères pour s'équiper afin de reprendre la pratique de la médecine à 70 ans. Il meurt misérablement sans descendance en 1938.

4. LE TEMPS DE LA VIGNE ET DE LA BANQUE

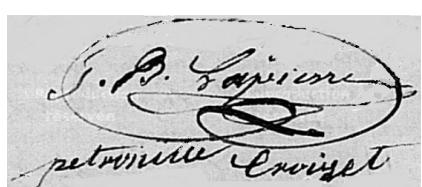
A ce stade de la narration, il convient d'évoquer la rencontre des familles Alibert, Lapierre et Carrère qui conditionne nombre d'événements familiaux et professionnels dans la vie des trois frères aînés François, Paul et Marcel.



Les Carrère, comme les Lapierre sont originaire du Béarn, du village de Souës, tout près de Tarbes. Ces familles sont nombreuses et certains de leurs membres doivent s'expatrier. Des Carrère sont parti vers l'Amérique du Sud : ainsi Louis Maurice Carrère, frère de Joseph, est établi à San Isidro dans la banlieue de Buenos Aires).

JEAN BAPTISTE LAPIERRE*, LE DÉBUT DE L'HISTOIRE

Jean Baptiste Lapierre (1802-1883), né à Tarbes s'exile dans sa jeunesse à Bordeaux et devient cuisinier chez le Baron de Pichon Longueville.



C'est en venant à Daubos, un hameau au nord de Pauillac où se trouve le château du baron, qu'il rencontre une jeune fille, Pétronille Croizet née en 1806. En août 1830, Il épouse cette médocaine de vieille souche dont les aïeux étaient des viticulteurs connus depuis des lustres.

Le père de Pétronille est propriétaire et possède une banque à Pauillac. Très doué pour le commerce, Jean-baptiste fait prospérer ce patrimoine et « fait fortune ».

Le couple a deux filles Alida* (1833-1908) et Anne (1839-1878).

LES FRÈRES CARRÈRE, ÉPOUSENT LES SŒURS LAPIERRE

A la fin des années 1850, Auguste Carrère*(1830-1907), décide d'aller en Amérique du Sud, probablement en Argentine pour visiter des parents (sa cousine Luisa ?). Il quitte donc ses Hautes Pyrénées pour s'embarquer sur un bateau qui fait escale à Pauillac...



Afin de satisfaire le désir de ses parents, il rend visite à Jean-Baptiste Lapierre et à son épouse Pétronille, qui le reçoivent à bras ouverts.

Et ce jeune homme est « frappé » par l'aînée des filles, Pétronille Alida*. Tellement frappé, qu'à son retour à l'escale à Pauillac, il va voir secrètement Monsieur le Curé pour savoir si cette jeune fille n'était pas déjà fiancée. Il veut en avoir le cœur net car il est décidé à la demander en mariage.



Comme dans un conte, tout se réalise et Auguste épouse Alida en août 1860. De cette union naît une fille unique Marie (1864-1945).



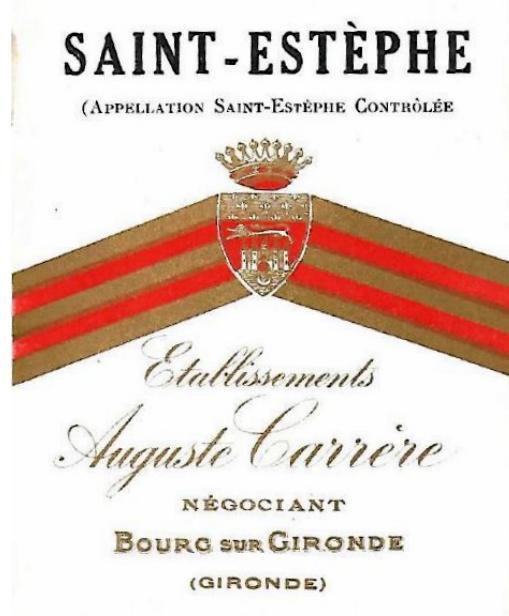
Auguste a un frère, Louis (1837-1909), qui est dans l'armée. Quelques années plus tard en novembre 1868, Louis épouse la seconde fille des Lapierre, Anne. Ils ont, eux aussi, une fille unique madeleine (1874-1938)

Les deux frères deviennent banquiers, place Franklin à Pauillac, avant que les banques Carrère et Lapierre fusionnent. Auguste exerce également une activité de négoce en vin

LES FRÈRES ALIBERT ÉPOUSENT LES COUSINES GERMAINES CARRÈRE

Louis Carrère aurait désigné François Alibert, alors à la tête la banque Alibert, comme tuteur de sa fille Madeleine pour le cas où il mourrait.

Même si la banque Carrère était concurrente de la banque Alibert, cette décision marque un rapprochement entre les deux familles qui aboutit au mariage de Paul et Marie, puis à celui de Marcel et Madeleine.



PAUL ALIBERT*(1857 – 1937), LE GESTIONNAIRE AVISÉ



Jean Baptiste Paulin Albert Prosper dont le prénom usuel est Paul* naît le 16 juillet 1857 à Ax les Thermes. Il passe une partie de son enfance au hameau de Couquèques, dans la commune de Saint-Christoly dans la maison de son grand-père, Pierre Liquard.

Il vit la majorité de son existence à une époque où le commerce du vin de Bordeaux connaît une certaine embellie, au moins pour les vins de qualité, entre la fin des maladies de la vigne et la Grande Dépression qui atteint la France au début des années 1930.

SON CARACTÈRE ET SA JEUNESSE

Le caractère de Paul nous est connu au travers de la correspondance qu'entretient Constant avec sa fille Isabelle qui vit à Brest.

En janvier 1873, Constant fait ainsi le point sur ses fils : « Ces enfants me plaisent parce que ils sont très affectueux... Paul est irréprochable... » Et en mai : « Paul est toujours un modèle d'application et de bonne conduite... ». Puis en novembre 1877 « Notre banque marche modestement, mais elle marche. Paul y est très appliqué, et il entend bien son affaire ».

Le 10 décembre 1879, il écrit encore : « Le Paul d'aujourd'hui ne ressemble pas au Paul d'autre fois. Il est affectueux, capable, laborieux, plein de jugement, sincère jusqu'à la naïveté et d'une conduite excellente ». En décembre de l'année suivante à propos de la perspective d'un riche mariage qui disparaît : « Par la simplicité de ses goûts, et son aptitude à tous les travaux, Paul ne souffrira jamais, même avec une fortune très médiocre. On ne peut trouver meilleur enfant pour nous. Il me rend beaucoup de service par son travail, sa surveillance, son activité et son jugement. Ajoute à cela que c'est la nature la plus honnête que je connaisse ».

En 1875, Paul rate son baccalauréat à cause d'une épreuve de latin mal organisée selon une lettre de son père. Aussi en novembre de la même année, s'engage-t-il pour un an au 18^e régiment d'infanterie de Bordeaux. Son affectation dans la réserve s'arrête en 1882 quand il est réformé pour maladie.

SES ACTIVITÉS

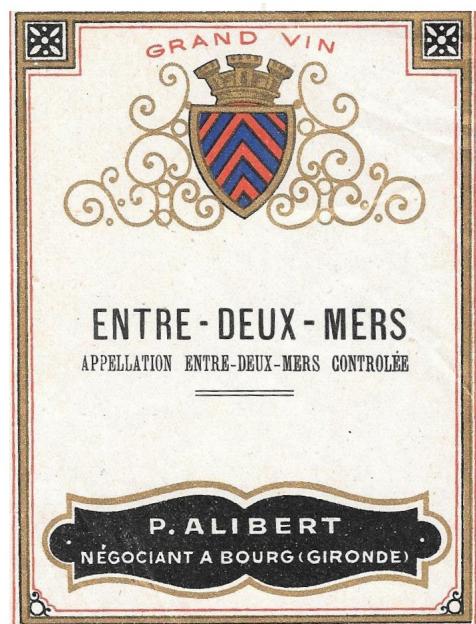
Paul, banquier et négociant

A la mort de son père en 1882, Paul devient le pivot de la famille et le responsable de la banque Alibert. En effet, son frère aîné François, pour qui la banque avait été créée à l'origine, ne semble pas y jouer un rôle très actif confirmant ainsi la piètre opinion de son père, avait de lui.

A cette époque la banque fait également du négoce : elle exporte du vins vers la Belgique et la Hollande.

Cette activité de négoce s'est probablement développée sous l'impulsion de son beau-père Auguste Carrère.

En 1899, la banque Alibert fusionne avec la banque Carrère.



Paul, propriétaire terrien

Paul bénéficie d'un patrimoine viticole important. A la mort de son père il hérite du domaine château Morin près de Saint-esthèphe. En 1908, il dispose également de Chateau Verdus à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Pauillac.

Son épouse lui apporte nombreuses propriétés. Deux sont dans le Médoc : Château-Croizet touchant Latour et Château Ballac qui est vendu en 1918. Deux sont dans le nord de l'île de Patiras dans l'estuaire de la gironde à hauteur de Blaye : les domaines de Valrose et de la Sirène Nord.



SES LIENS FAMILIAUX

Ces liens familiaux sont complexes et l'on en comprendra les raisons dans le paragraphe suivant.

Son épouse Marie Carrère

Le 22 février 1886, Paul a donc épousé Marie* Pétronille Augustine Carrère née à Pauillac en 1864.



Marie a été pensionnaire au **Sacré Coeur de Bordeaux, couvent réputé où elle a appris à être une maîtresse de maison accomplie** et acquérir des habitudes d'ordre rigoureuses qui lui permettent de tenir son rang.



Le couple a trois filles :

- Marie Marguerite Yvonne Alibert* (1889-1984) ;
- Marguerite Alibert (1892-1979) marié à Jean Sidaine en 1919 ;
- Paule dite Paulette (1898-1974) sans postérité.

Son frère Marcel

Les liens de Paul avec Marcel, qui a 5 ans de moins que lui, comptent beaucoup. Les deux hommes gardent des relations plus étroites qu'avec François et Clet même au delà de leurs différents professionnels. Jane Alibert (1903-1995), une des filles de Marcel, se souvient : « Régulièrement, on allait à Pauillac, le dimanche après-midi aux vêpres, suivies d'une visite à Tante Marie³ où nous retrouvions Margot et Paulette. Yvonne, leur sœur aînée, s'était mariée en 1910. Je me rappelle encore le grand déjeuner... ».

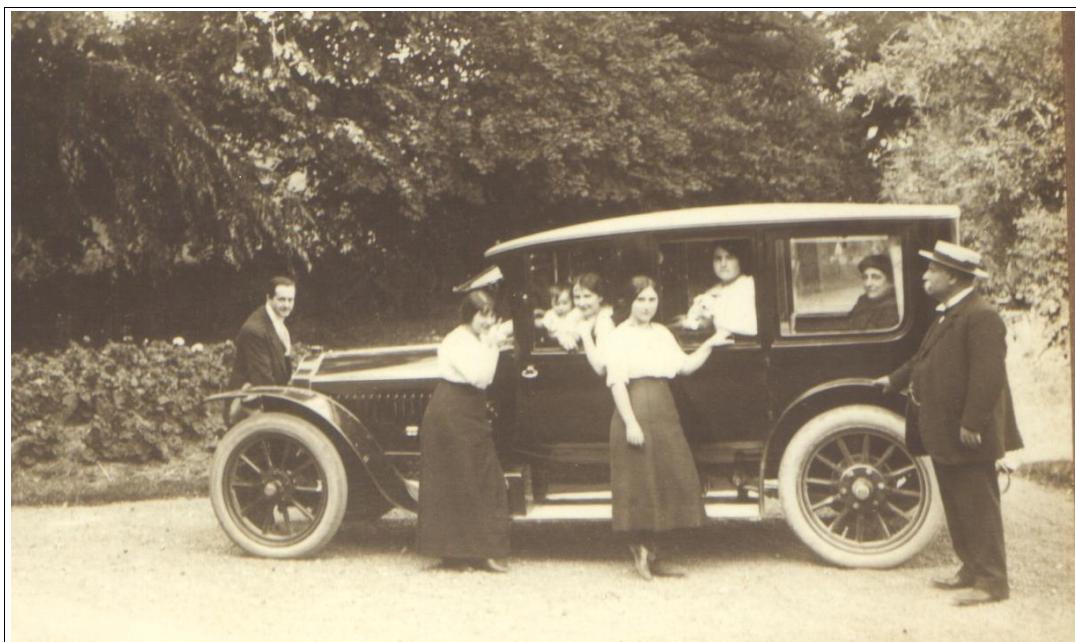
Par ailleurs, Marcel possède par l'intermédiaire de son épouse Madeleine le domaine de « La Trinité » au centre de l'île de Patiras.

Marcel rejoint la banque Alibert quand à la fin de son service militaire en 1885 mais Marie, l'épouse de Paul, l'accuse de trahison en 1891. En effet, elle pousse son mari à quitter ses intérêts dans la banque Carrère pour se consacrer exclusivement à ceux de la banque Alibert. En 1907 suite à un nouveau désaccord, Marcel met fin à la collaboration avec son frère, après 22 années d'association

Il convient de souligner que parallèlement des querelles éclatent à propos de Patiras ; les écoulements d'eau dans les fossés de drainage et des disputes entre employés de leur domaine respectif alimentent les tensions.

SON DÉCÈS

Souffrant d'un cancer de l'intestin, Paul meurt en 1937 à l'âge de 80 ans à Pauillac et Marie, son épouse, y décède à son tour en 1945 à l'âge de 81 ans.



Chateau Morin vers 1913
Antoine Lanneluc-Sanson, Paule, Yvonne, Marguerite, X., Marie et Paul Alibert

3 Marie Carrère, l'épouse de Paul avec lequel elle aura trois filles : Yvonne, Marguerite et Paule.

LE TEMPS DE LA NOSTALGIE

Marie et ses sœurs, sont les dernières de cette branche familiale à porter le nom Alibert

MARIE MARGUERITE YVONNE ALIBERT (1889-1984)

SA JEUNESSE

Yvonne naît le 3 mars 1889 à Pauillac (33). Elle est élevée selon les principes de son époque en vigueur au sein d'un milieu bourgeois aisé et provincial qui semble avoir été stable.

Comme sa mère, elle fait ses études secondaires au collège religieux du Sacré Cœur à Bordeaux où se retrouvent toutes les jeunes filles de bonne famille de la région.

SA PERSONNALITÉ

C'est une femme plutôt intelligente et décidée qui n'échappe pas, cependant, aux stéréotypes de son époque. Attachée à l'ordre établi et sincère dans ses convictions, elle est fortement marquée par la formation religieuse rigide qu'elle a reçue.

Femme du monde qui puise son assurance dans sa parfaite éducation, elle est habituée à ne manquer de rien et à être servie. Elle est même simple à sa façon : si elle a beaucoup de goût, ce qui la porte à aimer les belles choses, elle est choquée par l'ostentatoire. Respectueuse d'autrui et aimable avec tous, elle ne fréquente que les gens de son milieu et sa générosité est fortement empreinte de paternalisme.

SON MARIAGE

A peine fiancée, elle se marie le 4 octobre 1910 à Pauillac (33) avec Antoine Lanneluc-Sanson.



LES ENFANTS DU COUPLE

Le 24 mai 1912, Yvonne met au monde Marie Gabrielle Jeanne Paule Adine. Son fils Marie Antoine Gabriel Yves naît le 21 décembre 1915. Son dernier enfant, la petite Simone voit le jour en 1921 mais elle disparaît à l'âge de 4 ans.

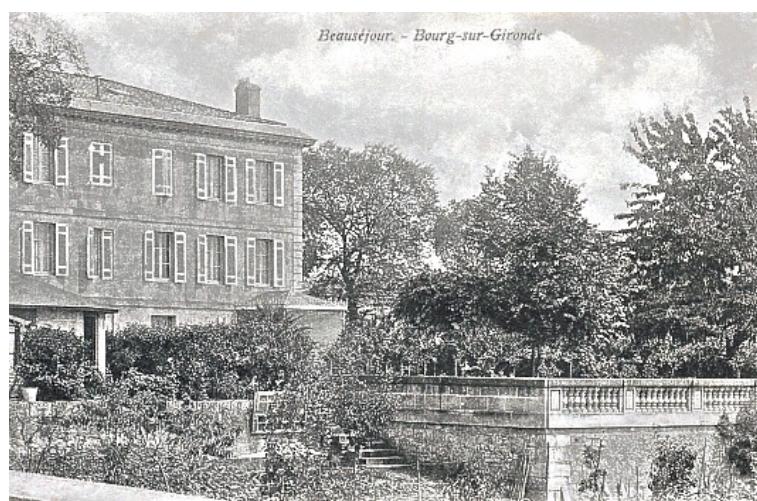
A cette terrible épreuve, s'en ajoute bien plus tard une seconde : en 1954, son petit-fils Bernard, l'aîné des deux fils d'Adine et de Guy de Vivie de Régie se suicide.



Yvonne lors d'une permission de son mari Antoine (avril 1915) Au premier plan sa fille Adine, au second plan ses sœurs Paulette et Marguerite, au fond son mari Antoine, ses parents Paul et Marie

SA VIE

Elle partage sa vie entre Bordeaux, dans un appartement situé au cœur de la ville en face de la préfecture 31 rue Vital Carles, et Beau Séjour à Bourg-sur-Gironde où Antoine possède ses chais et exerce son métier. Le couple disposera également au début des années 1930 d'un petit pied-à-terre de trois pièces à Paris, dans le 16^e arrondissement 25 avenue de Lamballe, après le départ de leur fille Adine vers la capitale.



Beauséjour, La maison de Bourg-sur-Gironde qui domine la Garonne

Le couple voyage beaucoup. Ils effectuent leur premier périple avant la guerre de 1914 en Égypte après une traversée sur vapeur qui accepte quelques passagers en plus de sa cargaison ; leur rencontre à bord avec un notable cairote leur ouvre toutes les portes et facilite leur aventure. Ils iront aussi au Maroc où ils seront reçus par le sultan. Ils se rendent aussi de nombreuses fois en Italie, pays qu'ils affectionnent particulièrement.

Elle ne se montre pas une mère très affectueuse. D'un côté, elle envoie au Sacré-cœur sa fille Adine qui lui en veut beaucoup de cet éloignement et qui, plus tard, se fâche définitivement avec elle pour des questions d'héritage. D'un autre côté elle couve maladroitement son fils Yves d'une santé fragile dans sa jeunesse.

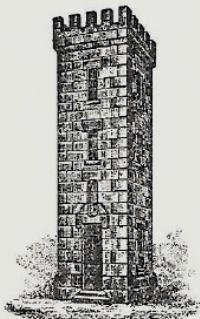


Bauséjour 1955 : Au milieu Yvonne Alibert avec sa petite-fille Corinne, sa belle fille Christiane et son mari Antoine Lanneluc

SES DERNIÈRES ANNÉES

Après la mort de son mari en 1956, elle règne avec sa sœur Paulette sur l'île de Patiras ... mais depuis Bourg-sur Gironde. Elle laisse à son fils Yves le soin de gérer la propriété mais lui refuse les investissements indispensables pour s'adapter. Ceux-ci auraient été d'autant plus nécessaires qu'Antoine a laissé la propriété, vignes et bâtiments se dégrader.

La Tour Blanche de Patiras



Appellation Contrôlée Bordeaux Supérieur

Mme P. Alibert et Mme A. Lanneluc-Sanson
PROPRIÉTAIRES
Île PATIRAS par PAUILLAC (Gironde)

1960

CHATEAU VALROSE
ÎLE PATIRAS

Appellation Bordeaux Supérieur Contrôlée

Mme P. Alibert
ET
Mme Veuve A. Lanneluc-Sanson

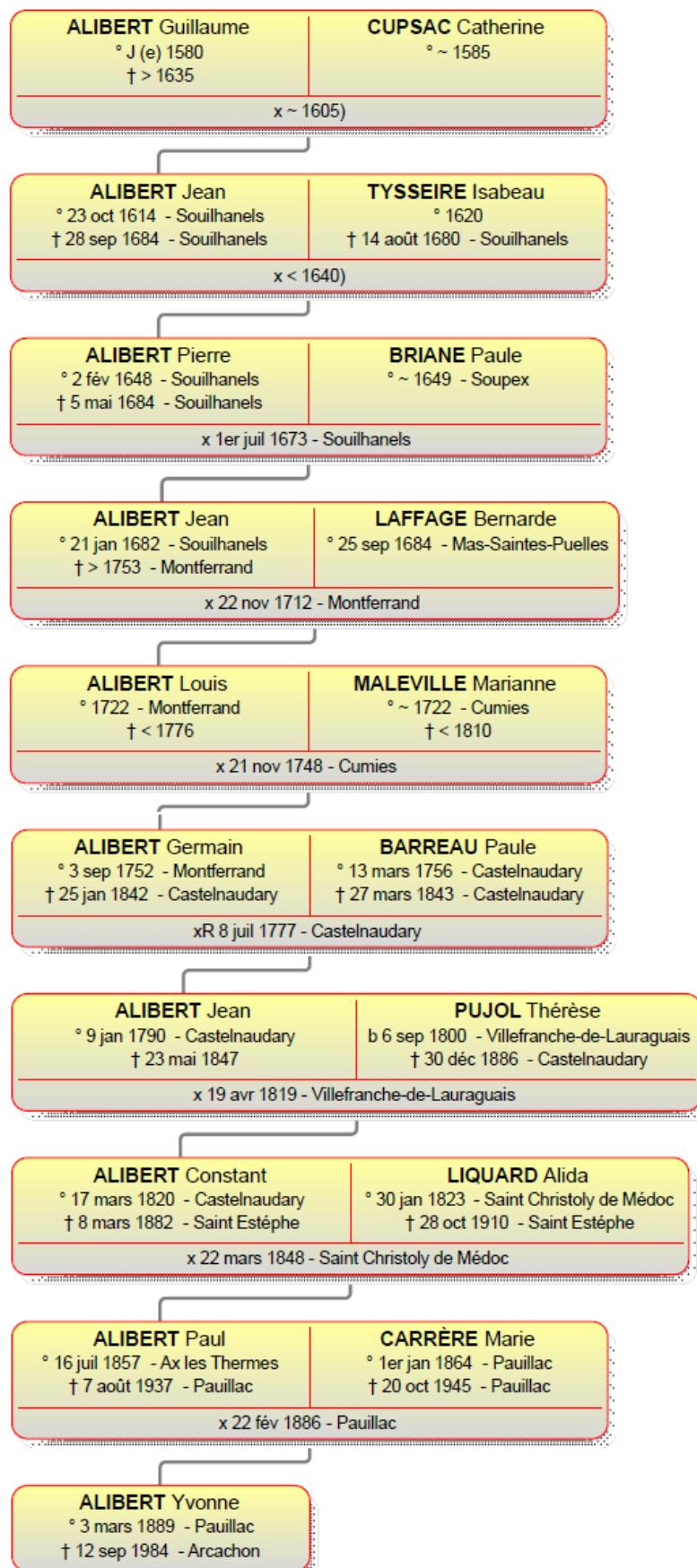
PROPRIÉTAIRES
ÎLE PATIRAS
(GIRONDE)



Elle dispose d'une place réservée au premier rang dans la petite église et distribue l'aumône aux pauvres qui le méritent. Mais gare à celui qui s'offre des asperges à Pâques pour rêver l'espace de les déguster, il n'aura plus droit à un sou... C'est sa cuisinière Odette, qui assure le marché, à l'œil.

Quand il lui faut vendre Bauséjour en 1977, elle se retire à Arcachon à la *Résidence Carnot* dans l'immeuble où vit son fils Yves. Elle y recueille sa fidèle cuisinière Odette qui la sert depuis quarante ans. Les deux femmes se disputent continuellement mais elles sont devenues inséparables.

Sa belle fille Christiane veille sur ses derniers moments jusqu'au moment où Yvonne s'éteint le 12 septembre 1984 à Arcachon (33). Elle repose aux côtés de son époux à Bourg-sur-Gironde.



LA FAMILLE LANNELUC-SANSON



Preignac est situé sur la rive gauche de la Garonne à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Bordeaux. Ce bourg, actuellement au cœur du vignoble de Sauternes, est connu depuis plusieurs siècles pour sa production de vins doux⁴ exportés vers des pays comme l'Angleterre et la Hollande.

Au XVIII^e siècle cette richesse se double d'une position géographique favorable ; la densité des voies terrestres et navigables qui desservent cette localité ainsi que la présence d'un port et d'un passage sur la Garonne en font un carrefour important. Les activités de son marché très fréquenté s'articulent autour du commerce de bois, de la tonnellerie, de l'importation de blé et bien sûr de la vente du vin avant de péricliter au milieu du siècle suivant.

Ce contexte explique les synergies qui favorisent le parcours de la famille Lanneluc-Sanson dont les hommes occupent divers métiers liés à la vigne. Métiers qui au fil du temps s'avèrent de plus en plus valorisants : batelier, puis tonnelier ou vigneron, pour finir propriétaires de vignobles et négociant en vins.

LES TEMPS DES BATELIERS



Sur la partie navigable du Ciron, affluent de la Garonne, les bateliers utilisent des gabares. Ils transportent depuis l'arrière pays le bois qui sert à la fabrication des barriques.

Dans l'autre sens et ils rapportent les barriques qui contiennent le vin.



Le premier Lanneluc connu est Pierre dit Sanson*, ainsi surnommé selon la légende familiale⁵ en raison de sa grande force. Il naît vers 1675 environ, vingt ans après l'accession de Louis XIV au trône. Il est vigneron, probablement ouvrier travaillant dans les vignes, lorsqu'il se marie en 1697 avec Marie Roumegoux. Il prend ensuite la succession de son beau-père batelier.

4 Le sauternes tel qu'on le connaît aujourd'hui est apparu au plus tôt en 1836.

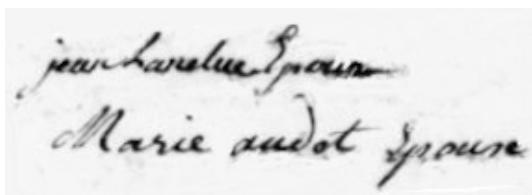
5 Sansom tiré du personnage biblique Samson était aussi un prénom faiblement usité au XVIII^e siècle.

Leur fils Jean* (1706-1783) est batelier à son tour. Il épouse en 1739 Marie Duboscq, elle-même fille de batelier. Tous les deux ne savent pas signer. Néanmoins à la fin de sa vie, Jean est propriétaire d'un modeste vignoble.

Le couple donne naissance à 2 filles Jeanne (1740-1795) et Marie (1755-1843) ainsi qu'à deux garçons également prénommés Jean dont un seul survit.

LE TEMPS DES TONNELIERS

Le commerce du vin produit dans la région connaît un nouvel essor dans la seconde partie du 18 e siècle avec pour conséquence le développement de la tonnellerie.



Jean* (1749-1820) se marie à Preignac en 1781 avec Jeanne Audet (1755-1816), la fille d'un meunier qui devient marchant puis aubergiste. Jean est tonnelier lors de son mariage puis propriétaire. Il sait lire et écrire et la fluidité de son écriture ainsi que celle de son épouse montre un certain niveau d'instruction

Marc-Antoine (1785-1851) est tonnelier comme son père lorsqu'il épouse à Cadillac Marie Médeville (1792-1870), qui est la fille de son employeur. Elle lui apporte 6000 francs⁶ de dot. A l'époque de son mariage en 1811, il est en outre percepteur à vie ; son rôle est de cautionner et signer, en tant que témoin, des actes de la vie courante . Cette fonction indique une éducation nettement au dessus de la moyenne et un minimum d'adhésion au régime impérial.

Le couple a trois enfants qui semblent avoir été proches : Émile Jean, Jérôme Eugène et Jean Louis Ulysse

LE TEMPS DES NÉGOCIANTS

JÉRÔME EUGÈNE



Durant cette période faste pour les entrepreneurs, sous les règne de Louis-Philippe et de Napoléon III, Jérôme dit Eugène (1817- / 1871) semble avoir été celui de la fratrie qui a le moins bien réussi. Il est cependant maître de chais à Bordeaux, métier qui exige de connaître à la fois le vin et la bonne qualité des barriques. Il se marie avec Elisabeth Planchon.

En 1850, il habite au 58 rue de la pomme d'or à Bordeaux, dans le quartier des Chartrons qui abrite alors de vastes entrepôts pour le stockage et le vieillissement du vin.

En revanche, ses frères Émile (1811-1880) et Jean Louis Ulysse (1822-1889) favorisés par de riches mariages deviennent négociants en vins.

6 Le salaire annuel d'un ouvrier est de 250 €

Le premier s'établit à Bourg-sur-Gironde dont il est maire en 1876.

*L'an mil huit cent soixante
seize le vingt mai, à dix heures du
matin, devant nous **Émile**
Sannetuc, Maire de la ville de
Bourg, remplissant les fonctions*

Le second fonde sa maison de négoce à Bordeaux en 1844. Son fils aîné Maurice (1860-) figure sur le livre d'or de Bordeaux en 1886 pour son engagement dans les sports naissants de son époque : cyclisme, automobile, yachting qui se développe sur le bassin d'Arcachon. Il participe en particulier à la mise en place d'unités cyclistes dans les armées en allant convaincre le ministre des armées le général Boulanger.

GABRIEL

SA JEUNESSE

Fils unique, il naît le 14 septembre 1851 à Bordeaux. Lors du recensement militaire auquel il se soumet en 1871 il déclare être commissionnaire en vin c'est-à-dire qu'il achète et vend du vin pour le compte d'autrui moyennant une commission. Il a déjà probablement rejoint son oncle Émile Jean, négociant en vin, à Bourg-sur-gironde. En effet, ce dernier qui est sans postérité l'accueille pour le préparer à prendre sa suite avant d'en faire son légataire universel. Gabriel devient donc négociant à son tour à la mort de son oncle en 1880.

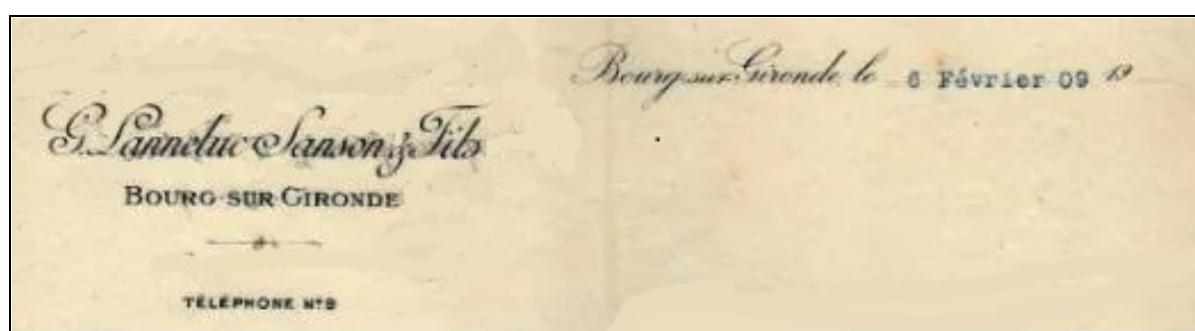
SON MARIAGE ET SES DÉBOIRES FAMILIAUX

Auparavant en 1878, il s'est marié à Catherine Levraud (1854-1932) dont le père géomètre a travaillé sur le canal de Suez avant de devenir maire de Bourg (1863-1870) et conseiller d'arrondissement.

Le couple a trois fils Gaston (1879-1941), Pierre (1881-1934) et Antoine (1885-1956).

S'il associe l'aîné et le dernier à ses affaires, il rejette Pierre. Celui-ci non seulement se marie avec une allemande qui n'est pas de sa condition mais il dérobe aussi une somme importante dans la caisse de la maison de commerce avant de s'enfuir au Brésil.

SON NÉGOCE



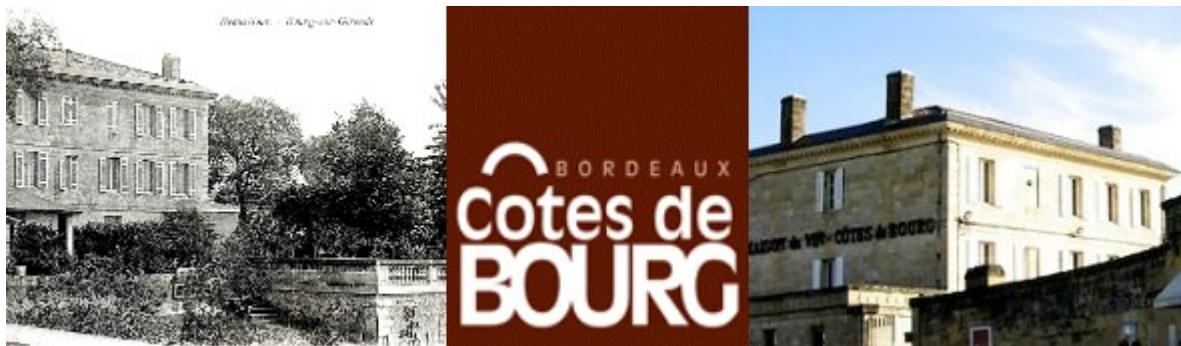
Son activité regroupe en réalité plusieurs métiers. D'abord, celui de propriétaire de vignobles produisant chacun leur propre vin. Ensuite, celui de courtier qui achète à des viticulteurs leur vin. Enfin, celui de négociant qui élaboré et commercialise cette production pour différents marchés en assurant la qualité requise.

Par ailleurs, son négoce s'exerce aussi bien sur le marché intérieur qu'extérieur comme en témoigne l'inscription « *LANNELUC SANSON & FILS, Vins, bourg-sur-Gironde, Gironde* » relevée dans le bulletin publié par la Chambre de Commerce Française de Montréal courant 1908.

SES PROPRIÉTÉS

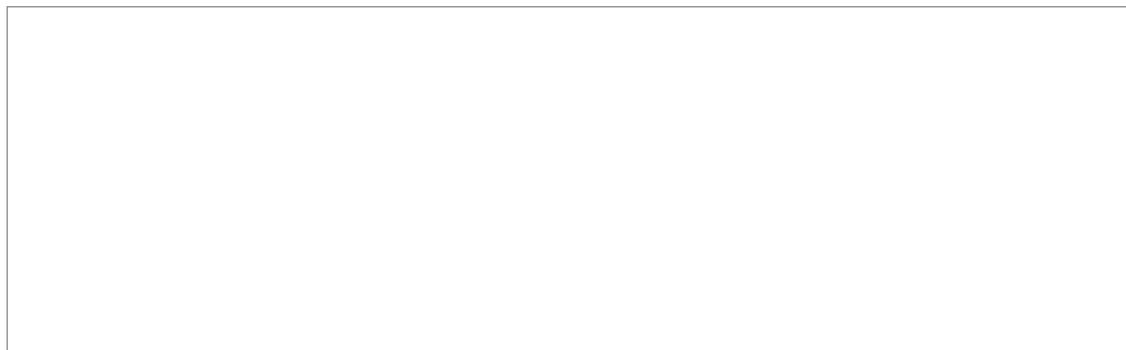
Bauséjour

La Maison bourgeoise de Bauséjour appartenait à Antoine Lanneluc-Sanson (1885-1956) qui y était né. Cette demeure de caractère située à Bourg sur Gironde surplombe la Dordogne et la Garonne juste avant que ces cours d'eau ne donnent naissance à l'estuaire de la Gironde. Vendue par sa veuve Yvonne Alibert, dans les années 1970, elle est aujourd'hui devenue la maison du vin des Côtes de Bourg.



REBEYMONT

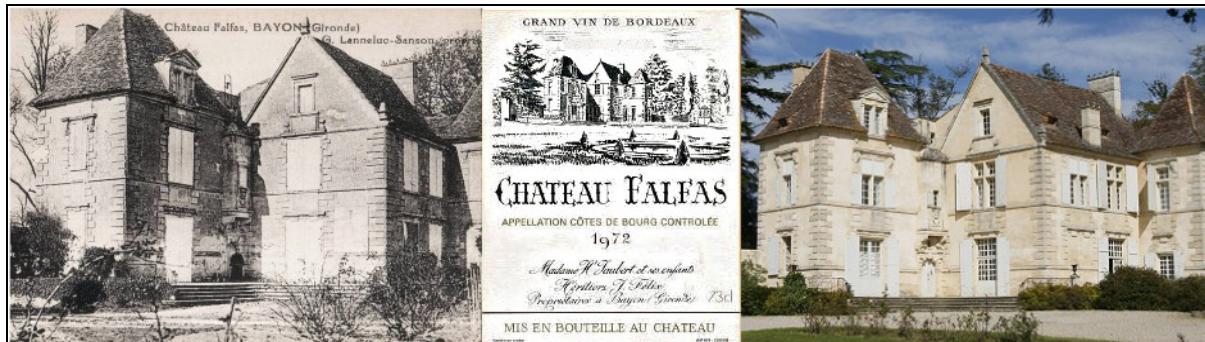
Le vignoble de Chateau Rebeymont, situé à la lisière nord de Bourg sur Gironde, fut la propriété de Gabriel Lanneluc-Sanson (1851-1910). C'est lui qui dépose la marque "Château Rebeymont-Premier cru de côtes" en 1908. au tribunal de commerce de Blaye.



Aujourd'hui, cette propriété est englobée dans un ensemble plus important qui appartient à un société qui gère l'appellation « Rebeymont-Lalibarde ».

CHÂTEAU FALFAS

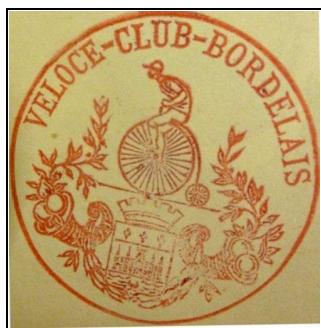
le vignoble de Château Falfas produit un vin d'appellation cote de Bourg. Il est situé à Bayon sur la rive ouest de l'estuaire de la Gironde, à 5 km au nord-ouest de Bourg sur Gironde.



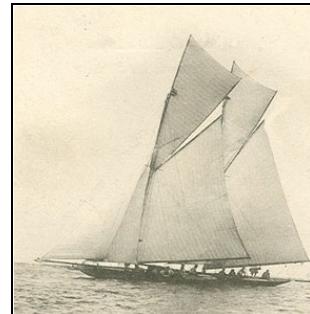
Au XVII^e siècle, les sires de Riveaux édifièrent le bâtiment actuel, dans un pur style Louis XIII. Un siècle plus tard, le propriétaire est un certain Gaillard de Falfas, président du parlement de Guyenne, qui restaura les lieux et leur donna son nom. Gabriel Lanneluc-Sanson (1851-1910) l'acquit au début du XX^e siècle.

SES AUTRES ACTIVITÉS

Comme son cousin germain Maurice, il s'intéresse aux sports qui se développent à l'époque.



En 1889, il devient membre statutaire Véloce club Bordelais lorsque cette association fondée en 1876 est transformée en société. Il se retrouve donc impliqué lorsque celle-ci organise "*la plus grande course internationale de vélocipèdes du monde*" en 1891.



En 1904, il est vice-président de la Société de voile d'Arcachon.

Nous autres, conservateurs, nous espérons que M. Gabriel Lanneluc serait élu maire, parce que M. G. Lanneluc est un monsieur bien, et, entre-nous, c'est un républicain... si on veut, un républicain comme nous les aimons. Mais point. A chaque tour, ce pendant, il a eu une voix; les mauvaises langues disent que c'est la sienne.

Un républicain sincère et intelligent — qui n'est pas du Conseil municipal — assure qu'on ne pouvait pas mieux faire pour les bonapartistes.

Il se lance également en politique et figure sur la liste républicaine aux élections municipales dès 1881.

L'Espérance, hebdomadaire de divertissement et d'information régionale très conservateur publié à Blaye en date du 1er mai 1887, ironise sur ses déboires lorsqu'il convoite le fauteuil de maire. A l'occasion, ce journal souligne ses sentiments républicains teintés de bonapartisme.

SON DÉCÉS

DANS LA RÉGION

Gironde

Mardi, à onze heures et demie du matin, une auto venant du château de Lagrange, portait MM. **Lanneluc** père et fils, de Bourg, et Paul Kaentt, quand, à Saint-Julien-de-Médoc, entre le château Talbot et le village de Lelong, en évitant un chien, la voiture dérapa et roula dans le fossé.

M. **Lanneluc** père, qui avait le crâne fracturé, n'a pas tardé à succomber. Son corps a été transporté au château de Lagrange.

Il meurt dans un accident de voiture à Saint julien de Médoc après avoir été grièvement blessé à la tête.

Le journal *La Charente* du jeudi 26 mai 1910 rapporte cet événement en précisant que son véhicule a versé dans un fossé alors qu'il voulait éviter un chien.

ANTOINE (1885-1956)



Antoine* Emile Jean Michel Eugène Lanneluc Sanson voit le jour le 7 août 1885 à Bourg sur Gironde.

Antoine fait ses études à l'école supérieure de commerce de Bordeaux. Il reçoit une formation d'un niveau élevé pour l'époque même si cet établissement est peu comparable aux écoles de commerce d'aujourd'hui.

Sa traversée des deux guerres mondiales



Tout juste diplôme en 1905, Antoine s'engage pour trois ans et sert au 144e Régiment d'infanterie stationné à Bordeaux. Il termine en 1908 avec le grade de caporal.



Il participe au premier conflit mondial dans une unité de transport automobile, probablement en raison du fait qu'il possède son permis de conduire avant même d'être mobilisé. Il sert au 18ème puis le 8ème Escadron du Train. Dans cette seconde affectation, il sert dans une section sanitaire : il doit parfois s'approcher au plus près du front pour évacuer les blessés. Il termine la guerre probablement comme adjudant.. Son unité aurait été engagée à Verdun.

Pendant la seconde guerre mondiale en 1941, il est désigné par le préfet pour être adjoint au maire⁷ de Bourg. Qu'il soit choisi par le régime de Vichy n'est pas étonnant étant donné sa notabilité, ses qualités foncières, sa condition d'ancien combattant fidèle au Maréchal et le fait que son milieu familial est influencé par les idées de l'Action Française, du moins celles qui privilégièrent l'ordre.

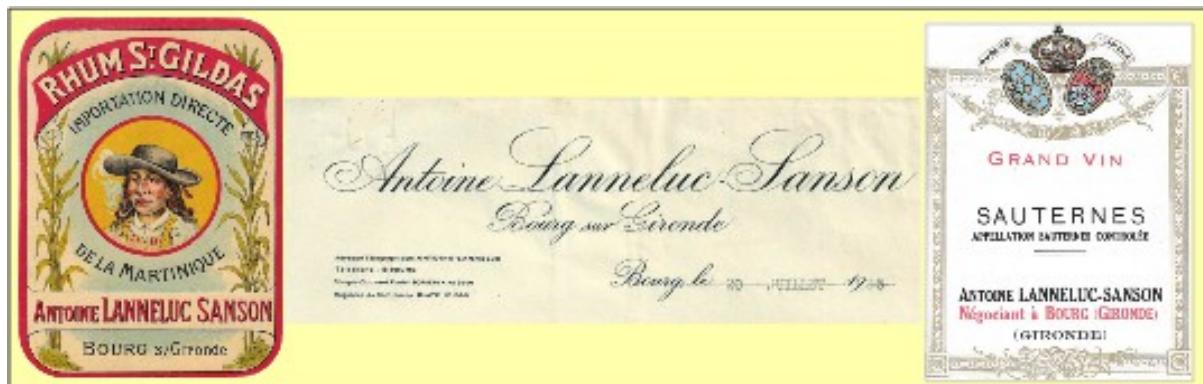
Cela ne l'empêche pas d'être arrêté par les Allemands et détenus quelques jours.

⁷ Durant le régime de Vichy, les maires des communes de plus de 2 000 habitants et leurs adjoints sont désignés par le préfet

Négociant beaucoup, viticulteur un peu

Comme son père, il est négociant en vins et spiritueux courtier en vin connu sur la place de Bordeaux et propriétaire. Ses chais sont situés à Bourg. Dans le cadre de son négoce, il se rend en Allemagne qui est un débouché important pour les vins français : il séjourne dans le Palatinat en 1907 et 1910.

en 1921 il devient membre du syndicat du commerce en gros des vins et spiritueux de la gironde

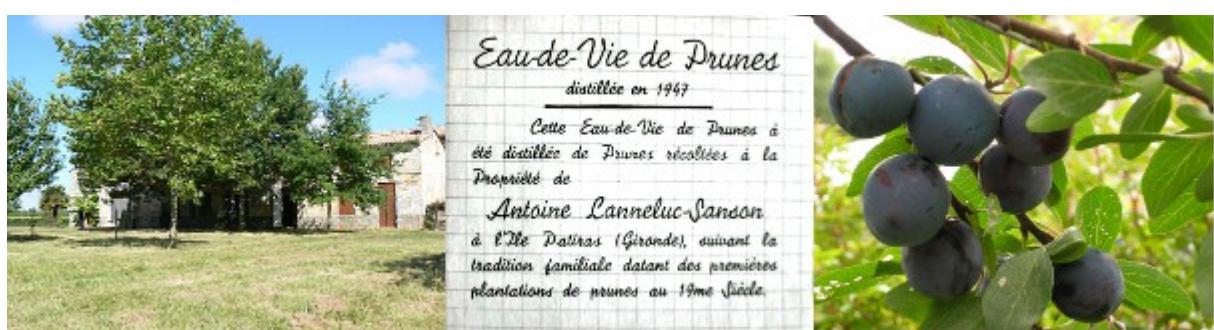


SES PROPRIÉTÉS

Outre la maison de Beauséjour, Antoine reçoit en héritage le vignoble de Rebeymont, une propriété au lieu-dit Perrouilh et Fleurimont, des immeubles sur les quais et un bâtiment commercial situé au lieu-dit La Prairie sur les bords de la Dordogne avec chais et logements pour des employés.

LES TERRES DU SUD

En 1923, après la vente Perrouilh et Fleurimont il achète aux héritiers de la famille Laurois le domaine des Terres du Sud situé sur l'île de Patiras⁸.



SIMONNEAU

Antoine acquiert en 1941 une propriété agricole de 17 hectares située au lieu-dit Simonneau, près de Clérac dans le sud du département des Charentes Maritimes. Le raisin récolté sur ce terroir donne une eau de vie utilisée pour la fabrication du cognac.

8 Voir les propriétés de la famille Alibert



Il possède un appartement dans le XV^e arrondissement au 25 rue de Lamballe non loin de la Maison de la Radio

SES ACTIVITÉS MONDAINES

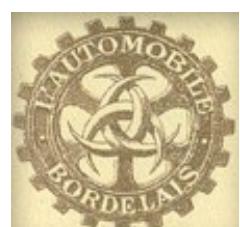
Déplacements et villégiatures des Abonnés du « Figaro »

M. Gilbert Arvengas, à Vittel; M. E. Bonneau, à Vittel; M. Marcel Barbet-Massin, à Vichy; Mme Georges Bousquet, au Havre; M. Louis Croze, à Chez-Vasson; ...

... M. Antoine Lanneluc-Sanson, à Vittel; Mme Pannellier, à Ustaritz; M. Sam Rushforth, à Saint-Aygulf; M. le comte Seilern Aspang, à Ouchy; M. le prince Boris Scherbatow; ...

Il est membre, dès les années 1910, du très élitiste et très sélectif Automobile club bordelais, créé à l'image de l'automobile club de France et présidé par son cousin Maurice entre 1904 et 1918.

C'est un fidèle lecteur du figaro qui le 26 juillet 1926 signale ses vacances, A l'époque, ce journal s'adresse à une société aisée, avec une ligne conservatrice





En 1924 Antoine Lanneluc Sanson est admis comme membre de la société archéologique de Bordeaux dont le but est d'assurer une veille archéologique et la conservation du patrimoine

En novembre 1930, il assiste au banquet donné en l'honneur de Costes et Bellonte à Toulouse. En effet, ces deux aviateurs font une tournée triomphale à travers la France après avoir effectué quelques mois plus tôt, en septembre, la première traversée est-ouest de l'Atlantique Nord.

Par ailleurs pour des raisons plus professionnelle, il assiste à des banquets comme ceux organisés par le Cercle viticole de Bourg sur Gironde ou la foire exposition de Blaye.

SA FAMILLE

Il se marie le 4 octobre 1910 à Pauillac (33) avec Yvonne Alibert. De cette union naissent deux enfants

- Adine (1912–2009)
- Yves (1915-1997)

Son frère Gaston est également diplômé de l'école supérieure de commerce de Bordeaux. C'est lui qui hérite de château Falfas. Son arrière petit-fils Laurentz Baûmer est le seul joaillier indépendant de la place Vendôme où ses locaux occupent l'Hôtel d'Évreux.

Cardiaque, il décède subitement en 1956.

LE TEMPS DU DÉCLIN

Néanmoins, le mariage n'est pas heureux en raison de la personnalité d'Yves. En effet, s'il se montre fort jovial et urbain en public, il n'en est pas de même avec son proche entourage et ses employés. « Faible avec le forts et fort avec les faibles », c'est ainsi que le décrivent ses filles. Christiane manifeste des signes de dépression à plusieurs reprises

YVES



SA JEUNESSE

LE FIGARO — JEUDI 13 JANVIER 1916

Le Monde & la Ville

RENNSEIGNEMENTS MONDAINS

— Mme Antoine Lanneluc-Sanson a mis heureusement au monde un fils qui a reçu les prénoms de Gabriel-Yves.

Il naît le 15 décembre 1915 à Pauillac.



Il fait ses études secondaires à Toulouse, mais il semble avoir suivi avec un assiduité toute relatives à la scolarité dans ce collège réputé.

De santé fragile il séjourne en Suisse⁹ à Crans sur Sierre, station de cure huppée. Cette fragilité lui vaut d'être exempté de service militaire et d'échapper à la mobilisation en 1939.

Il se forme auprès de son père à la fois propriétaire de domaines viticoles et. Il devient un excellent professionnel du vin et de la vigne. Un emploi lui est même proposé en Californie, mais son épouse refuse de partir.

A la mort de ce dernier, il gère la propriété familiale de sa mère en indivision avec sa sœur.

La fin des années 1950 une période où la mutation des vignobles, notamment dans le Bordelais, est une question de survie : il faut passer de la quantité à la qualité. Cette transformation demande des investissements, une volonté, une entente familiale et un esprit d'entreprise qui lui font défaut. La propriété est finalement vendue dans les années 1960.

A la suite de cette vente, il quitte son activité dans le domaine viticole en crise. Il devient représentant et vend des panneaux en aluminium.

Quand il est à Arcachon, d'abord pendant ses vacances et plus tard à la retraite, il a ses habitudes chez *Foulon* un salon de thé mais aussi un bar à cocktails.



Sa famille

⁹ Probablement l'Hôtel Palace devenu Hôtel Bellevue puis aujourd'hui la plus grande clinique oncologique de Suisse

